



OBSERVATOIRE DES RELIGIONS EN SUISSE

Cahier n° 2 de l'Observatoire des religions en Suisse

Actes du Colloque de Lausanne (11-13 octobre 2001)

Les Dynamiques européennes de l'évangélisme

**Colloque organisé par l'Observatoire des religions en Suisse
Avec le soutien de l'Université de Lausanne et du Fond National Suisse de la Recherche
Scientifique**

284/289

ORSB 58

Troisième partie

Perspectives

Prospectives

Les églises évangéliques en suisse : identités en mutation

Olivier Favre
Université de Lausanne

A. Introduction

Nous proposons ici un survol de la situation de l'évangélisme en Suisse, en le situant dans son contexte historique et dans son évolution socioculturelle récente¹. Cette présentation correspond à la mise en place d'une problématique générale qui servira de base à une enquête quantitative portant sur l'ensemble des Églises évangéliques de Suisse.

La société de modernité tardive est marquée, faut-il le rappeler, par les phénomènes bien connus de massification, d'individualisation et de pluralisation, pour n'en citer que les principaux. Notre hypothèse est que l'évangélisme, et les Églises évangéliques en particulier, ne sortent pas indemnes de ces processus et des mutations de valeurs qui les accompagnent. Cela ne signifie pas que l'on puisse emprunter le raccourci qui dirait qu'elles se modernisent ou se libéralisent. Pluralité n'implique pas nécessairement pluralisme. Mais quelque chose se joue qu'il convient d'examiner de très près.

En ce sens, le choix d'un pluriel pour « identité » dans l'intitulé s'explique. Si l'on considère l'évangélisme comme entité protestante distincte des Églises réformées cantonales, alors on peut parler d'identité au singulier et brosser les grandes lignes du mouvement évangélique. Une telle approche est toutefois réductrice et ne rend pas suffisamment compte de l'incroyable diversité actuelle au sein de ce que certains appellent la « nébuleuse évangélique ». Cette diversité ne signifie pas nécessairement division ou confrontation. Une certaine part de diversification n'est pas seulement tolérée mais même de plus en plus souhaitée par les organisations évangéliques, parfois au sein d'une seule et même communauté.

En ouverture, deux exemples contrastés permettront de situer la perspective de réalités apparemment totalement antagoniques : pour le premier, il s'agit d'une communauté située en pleine campagne jurassienne, la chapelle mennonite des Bulles, près de la Chaux-de-Fonds. Elle signale à sa manière l'implantation anabaptiste consécutive à deux siècles d'immigration et de persécution de croyants fuyant le territoire bernois. Cette chapelle, de la fin du XVIII^e siècle, d'un style sobre et où peuvent prendre place environ deux cents personnes, se distingue à l'intérieur par un promontoire impressionnant. L'avant-centre interne de l'édifice est entièrement dominé par cette construction architecturale massive qui accueille la chaire des prédicateurs, plus imposante que celle d'un temple réformé. L'accent est donné par l'utilisation de l'espace : la parole écrite, puis prêchée, constitue la pierre d'angle de la vie communautaire.

¹ Des critiques aux adhérents, les analystes du mouvement évangélique ont identifié certaines caractéristiques récurrentes : la reconnaissance de la (pleine) autorité des Écritures, incluant leur infailibilité, la nécessité d'une foi personnelle conséquence d'une conversion individuelle, ainsi qu'une forte insistance sur l'évangélisation et la mission.

En contraste, on mentionnera une très jeune Église, l'*International Christian Fellowship* (ICF) de Zurich : ici, ni chaire, ni bâtiment propre, mais une salle de spectacle en location hebdomadaire. La célébration est un show bien rôdé, où se succèdent témoignages, sketches, danses et exhortations, appuyés par une orchestration musicale moderne et professionnelle. Les auditeurs ont une moyenne d'âge de 25 ans. Ce qui en fait l'intérêt pour nous, c'est qu'il ne s'agit pas d'une manifestation d'évangélisation ponctuelle, mais d'une Église à part entière, incluant une organisation pastorale et l'exercice des sacrements au sein de mini-groupes se réunissant en semaine.

Au-delà d'une réappropriation consciente des moyens techniques et verbaux de communication moderne, avant tout visuels et auditifs, le décalage saute aux yeux et frémit aux oreilles. Une évolution fondamentale est en cours : c'est le passage d'une *religiosité* essentiellement *discursive et cérébrale* (mais pas nécessairement intellectuelle), vers une *spiritualité du ressenti*, centrée sur un culte construit autour d'une vision holistique de l'individu. L'engagement et la transformation individuels ne sont plus recherchés par une sollicitation de la volonté ou du raisonnement seulement, mais par un appel aux émotions sensées correspondre aux quêtes individuelles existentielles fondamentales.

Cette identité plurielle, nous la retrouvons au cœur même de l'évolution historique que nous aborderons par un bref survol des principales émergences évangéliques, avec comme clef d'interprétation la question du rapport au monde véhiculé par les mouvements évangéliques émergents et les réactions de l'État à leur égard. C'est l'examen du degré d'insertion social de sociabilités religieuses minoritaires plus ou moins bien tolérées selon les époques.

B. Parcours diachronique

L'un des terreaux du mouvement évangélique mondial se trouve en Suisse, plus précisément à Zurich. À partir de 1520 et autour du réformateur Ulrich Zwingli se constitue un groupe aspirant à une *réforme* conséquente dite *radicale*. Ce groupe emmené par un humaniste du nom de Konrad Grebel exigea une réalisation rapide de la pensée réformatrice avec à la clef une séparation Église/État selon le modèle *néo-testamentaire*. Cette distinction allait entraîner des innovations ecclésiologiques, mais surtout également une remise en cause des structures sociales héritées de la société médiévale. Ce discours impliquait que l'Église authentique devait être constituée de croyants véritables, seuls susceptibles d'être baptisés. De fait, plusieurs baptêmes adultes seront célébrés. Zwingli, pour sa part, s'était dans un premier temps montré favorable à ce premier courant baptiste, mais se rétracta lorsqu'il mesura les conséquences qu'impliquait cette vision : un morcellement de l'homogénéité sociale, fondée jusque-là sur un recouplement Église-société parfait.

Ainsi, c'est autour de la question du baptême que se cristallisèrent deux différentes compréhensions ecclésiologiques, mais aussi deux conceptions de l'État et de la société. Plusieurs de ces premiers « baptistes » furent incarcérés, d'autres condamnés à mort. Le mouvement se répandra néanmoins comme une traînée de poudre en Allemagne, en Autriche et aux Pays-Bas.

Il faudra près de deux siècles aux autorités pour éliminer entièrement l'anabaptisme du canton de Zurich. Dans le canton de Berne, les anabaptistes seront expatriés et autorisés à s'établir dans les montagnes jurassiennes au-dessus d'une altitude de 1000 m. Avec le revenu des

fermes expropriées, l'État construira des écoles et des Églises réformées ! La liberté religieuse ne surviendra qu'en 1874 avec l'adoption de la première constitution fédérale.

Malgré ces mesures de rétorsion sévères durant des siècles, près de deux mille anabaptistes regroupés au sein de quatorze communautés vivent jusqu'à ce jour dans les hauteurs jurassiennes avec la particularité d'être restés, pour beaucoup, d'expression suisse-allemande en régions francophones. Certains hameaux sont aujourd'hui encore entièrement composés de ceux qui ont pris depuis le nom de mennonites.

Le piétisme constitue une autre racine importante de l'évangélisme en Suisse. C'est au début du XVIII^e siècle que le piétisme, issu du luthéranisme allemand, apparaît en Suisse. Plusieurs pasteurs réformés sont expulsés, d'autres perdent leur ministère, tous pour avoir adopté des points de vue piétistes. Le piétisme était un courant de renouveau du protestantisme continental. À côté du puritanisme anglo-saxon, il constitua, en terres protestantes, le principal événement religieux d'envergure sociale depuis la Réformation. L'objectif était similaire à celui des anabaptistes : un retour aux écrits bibliques par une conduite de vie sainte. L'ambition était la reconquête de la vie quotidienne fondée sur les préceptes évangéliques. Le piétisme se distingua toutefois de l'anabaptisme en ce sens qu'il visait un renouveau de l'Église officielle. Les piétistes ne se considéraient plus simplement membres d'une institution de salut, mais acteurs de communautés fraternelles « chaudes ». On insistait sur l'importance de la conversion chrétienne en la re-personnalisant. L'accent porté sur la piété individuelle et la redécouverte de sentiments religieux personnels bouleversa la société d'alors et fut à la base du *romantisme* germanique. Après une longue période de répression, le piétisme connaîtra une phase d'intégration à partir de 1730 environ. Pour l'essentiel, ce courant se développera en marge des Églises réformées officielles, au sein de conventicules privés et finira par glisser dans un certain anonymat social.

Une troisième vague de renouveau religieux protestant apparut au début du XIX^e siècle : c'est la période dite du *Réveil*. Des foyers apparurent notamment à Berne et à Genève. Le Réveil suscita la création d'un nombre important de sociétés d'entraide et de mutualités. C'est l'époque des premières missions et sociétés bibliques. Des groupes de maison se forment de manière informelle où l'on renonçait au chant des Psaumes traditionnels pour adopter des mélodies contemporaines. Des hommes et des femmes laïcs assumèrent des responsabilités de direction. Les barrières entre classes sociales, toujours d'actualité au sein de la société d'alors, devenaient caduques par le fait que ces nouvelles communautés réunissaient pour la première fois des gens de différentes classes. Les autorités patriciennes voyaient d'un mauvais œil la mixité sociale de ces nouvelles Églises et les interdirent avec plus ou moins de succès. Certains patriciens toutefois adhérèrent au Réveil et s'investirent pour de nouvelles libertés démocratiques. Contrairement au courant anabaptiste, mais poursuivant la logique piétiste du siècle précédent, le Réveil contribua largement au changement social de l'époque et à l'amélioration des conditions de vie des citoyens d'origine modeste.

Ces trois moments importants de l'apparition et du développement de la pensée évangélique se distinguent tous par les réactions sévères de la part des autorités en place. Les courants évangéliques apparaissent aux yeux des gouvernements cantonaux comme une menace pour la cohésion sociale, fondement de la structure étatique. Les persécutions subies le furent rarement pour des raisons d'ordre théologique, mais surtout pour des motivations politiques².

² Pour la petite histoire, c'est un conseiller d'État franc-maçon, républicain, qui obtiendra la reconnaissance de l'Armée du Salut en pays neuchâtelois...

Ces siècles de répression ont marqué les Églises évangéliques souvent demeurées suspicieuses à l'égard de tout engagement public. À cela vinrent s'ajouter des compréhensions théologiques et des interprétations bibliques particularistes qui firent glisser un certain nombre de groupes dans un repli fondamentaliste. On évalue à un tiers les Églises évangéliques qui ont pris une orientation fondamentaliste. Un autre tiers est constitué d'Églises libres « classiques » et un dernier tiers d'Églises de type « charismatique » ou « pentecôtiste ». Les Églises pentecôtistes ont commencé à se structurer à partir des années 1950, même si plusieurs groupes existaient depuis les années vingt.

C. La situation actuelle des Églises évangéliques de Suisse

Il existe de multiples fédérations d'Églises très diverses. Elles ne sont pas nécessairement, comme on l'imagine parfois à tort, le fruit de divisions ou de conflits de personnalité. Pour la plupart, elles sont plutôt le résultat d'influences variées, de courants liés à différentes époques théologiques. Nous disposons d'une cartographie qui recoupe environ 90 à 95 % des Églises Suisse alémanique et environ 85% de Suisse romande et du Tessin³. Ces résultats proviennent de données fournies par les fédérations elles-mêmes. En 2000, la Suisse comptait 1186 Églises évangéliques pour 1078 paroisses réformées et 1590 paroisses catholiques. À ces chiffres, il faut encore ajouter 305 communautés évangéliques ethniques. Il s'agit fréquemment de groupes encore modestes, plus proches du type « Église de maison » que de réelles Églises. La plupart ont pris naissance dans les agglomérations urbaines. Certaines sont des regroupements spontanés d'immigrés, d'autres, le fruit d'un travail missionnaire bien orchestré. Ces communautés recouvrent trente et une expressions linguistiques différentes⁴.

Quel développement peut-on observer dans la durée ? Selon les chiffres disponibles entre 1997 et 1999, le nombre d'Églises évangéliques a augmenté de 50 unités (25 par année) environ, soit environ 4%. Ce n'est pas énorme, mais à relever tout de même dans le contexte européen qui ne se distingue pas par un retour des pratiques religieuses. On assiste incontestablement à un développement numérique continu du nombre d'Églises évangéliques et du nombre de membres en général.

On peut remarquer que seul le demi-canton d'Appenzell Rhodes Intérieures ne connaît aucune implantation évangélique. À l'autre extrême, si l'on excepte Vaud et Thurgovie, tous les cantons d'origine protestante ont un nombre d'Églises évangéliques plus élevé que celui des paroisses réformées. Cette réalité doit toutefois être appréciée avec circonspection, dans la mesure où le découpage paroissial peut fortement varier et que celui-ci ne dit rien sur les pratiques religieuses réelles. Par contre, on pourrait évaluer le poids des fractions protestantes en fonction du nombre de ministres en activité pour aboutir à des chiffres similaires pour les réformés et les évangéliques.

³ Plusieurs données sont disponibles, mais uniquement sur support informatique, auprès de l'organisation évangélique indépendante Focusuisse Édition, Im Oberhof, CH - 8240 Thayingen.

⁴ À noter encore que d'après l'enquête « Croire en Suisse(s) » (voir bibliographie) effectuée de 1988 à 1989, les membres des Églises évangéliques forment 2% (27 enquêtés, n=1315) de la population helvétique, soit environ 4% du protestantisme qui atteint pour sa part 43,2% de la population résidente en Suisse.

D. Tentatives de théorétisation

Alors que l'on observe une vitalité et un développement des groupes évangéliques, plusieurs théories sociologiques tentent d'expliquer ces réalités dont voici un échantillon parmi les plus importantes.

La théorie de l'enclave

La théorie de l'enclave ou du refuge postule que les groupes religieux, en particulier traditionnels, survivent et se développent lorsqu'ils se montrent capables de se prémunir contre la modernité. Les fondements théoriques de cette approche furent posés par Peter Berger et James Hunter⁵. Les religions fortes sont celles qui offrent un ordre moral sécurisant et crédible, un sens de la vie et du monde précis. Si la modernité sécularise, comment est-il possible que l'évangélisme survive et même se développe ? La réponse est que les évangéliques se trouvent être préservés dans certains enclos géographiques et sociaux. On tente de démontrer qu'ils sont proportionnellement plus âgés, moins scolarisés, plutôt de sexe féminin et marié, disposant d'un revenu moindre, résidant dans des zones rurales plutôt que dans de grandes agglomérations. Ainsi, les évangéliques seraient, plus que tout autre groupe religieux, distants des grandes structures institutionnelles et des processus de modernisation. Pourtant, d'après plusieurs enquêtes récentes, aucune corrélation significative n'a pu être établie entre les variables âge, sexe, domicile, niveau d'éducation et appartenance évangélique. Bien au contraire, l'évangélisme semble se développer malgré - ou même grâce - à l'environnement pluraliste, engagé qu'il est à défendre et à promouvoir ses valeurs propres. Selon Gerard Dekker⁶, chercheur néerlandais, il n'a pas été possible aux Pays-Bas de trouver de corrélations entre variables indépendantes et appartenance évangéliques (âge, sexe, revenu, etc.). Il pose d'ailleurs très bien la question en se demandant si certains individus sont prédestinés en vertu de leur origine à penser ou agir « fondamentaliste » (niveau micro-social). Il aboutit à la conclusion que foi, vision du monde, idéologie personnelle, doivent dépendre d'autres variables que de facteurs socio-collectifs. Il s'agirait plutôt de facteurs socio-individuels et donc plus difficiles à déceler.

Strictness Theory

Cette deuxième approche part du niveau micro-social, celui des demandes et des attentes normatives imposées aux membres de communautés religieuses, pour aboutir à l'observation que les groupes religieux « stricts » se développent, alors que les groupes « laxistes » plafonnent. Dean Kelly est l'un des précurseurs de cette théorie⁷. À partir de statistiques, Kelly a simplement montré que les Églises libérales déclinent depuis les années soixante, alors que les dénominations conservatrices croissent rapidement. Une religion stricte offre à ses adhérents un haut niveau de sens, précisément grâce à ses exigences. Le succès des groupes stricts s'explique alors moins par le sens donné aux individus, que par le fait que les éléments laxistes et indépendants sont écartés.

⁵ Peter L. BERGER, *The Sacred Canopy : Elements of a Sociological Theory of Religion*, New York, Doubleday-Anchor Books, 1966 ; James HUNTER, *American Evangelicalism : Conservative Religion and the Quandary of Modernity*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1983.

⁶ Gerard DEKKER, « Zur Typologie des Fundamentalismus », in : Fritz STOLZ et Victor MERTEN, eds, *Zukunftsperspektiven des Fundamentalismus*, Freiburg (CH), Universitätsverlag, 1991, p. 65-69.

⁷ Dean KELLY, *Why Conservative Churches Are Growing ?*, New-York, Harper and Row, 1972.

Pourtant l'attitude très stricte de certains groupes religieux mentionnés par Kelly correspond en réalité mieux aux fondamentalistes. Du côté évangélique, les « seekers-friendly churches », par exemple, peuvent être très performantes sans être strictes du tout. La différence est d'ordre stratégique : contrairement aux fondamentalistes, la volonté de l'évangélisme à influencer sur la société et à évangéliser atténue les tendances élitistes et absolutisantes. Pour influencer le monde, il faut consentir à interagir avec lui et renoncer à dresser des murs infranchissables. Par ailleurs, les Églises fondamentalistes présentent par définition une théologie et une discipline ecclésiale strictes, sans pour autant connaître de réelle croissance numérique.

Théorie du marketing compétitif

Cette théorie se fonde sur le modèle économique du choix rationnel⁸. Les monopoles et les régulations religieuses créent des religions léthargiques, alors qu'au contraire, les mouvements religieux indépendants prospèrent dans un environnement pluraliste nécessitant un esprit compétitif. Un mouvement religieux s'épanouit parce que « l'entrepreneur » religieux capitalise, dans un environnement non-régulé, en proposant sa religion sur un marché de nouveaux « consommateurs » potentiels. Les entreprises religieuses (dénominations et traditions) se développent lorsqu'elles possèdent des structures organisationnelles (structures associatives), des représentants (évangélistes et clergé), un produit (message religieux) et un marketing approprié (effort d'évangélisation). Ceux qui ne peuvent engager ces efforts et soutenir la pression de la concurrence déclinent numériquement. Finalement, dans un environnement pluraliste et compétitif, la participation religieuse des individus augmente. L'offre crée en quelque sorte la demande. Il y a quelque chose d'iconoclaste dans cette théorie qui démontre, évidences empiriques à l'appui pour les États-Unis par exemple, que la pratique religieuse est plus élevée en situation urbaine pluraliste qu'en zones rurales et dans des petites agglomérations. Finalement, la ville n'est plus ennemie de la religion, mais la favorise (!).

Ces affirmations restent à être vérifiées pour la situation helvétique. Quoiqu'il en soit, il est vrai que l'évangélisme constitue moins une organisation qu'un vaste réseau de petites dénominations ou de congrégations indépendantes et de ministères parallèles, agences missionnaires, etc. Par conséquent, ce milieu favorise effectivement l'émergence de leaders novateurs et inventifs.

La théorie de l'identité sub-culturelle

On peut arguer que l'évangélisme progresse, non parce qu'il se serait forgé un bouclier protecteur à l'encontre la modernité, mais au contraire parce qu'il est engagé dans un combat direct avec celle-ci. Christian Smith tente de démontrer que le pluralisme culturel n'a pas sapé la ferveur de l'évangélisme moderne, mais a plutôt posé les conditions de son succès⁹.

Durant des décennies, les sociologues des religions sont partis du présupposé que le pluralisme culturel, les différenciations sociales, la diversité religieuse, etc., affaiblissaient la plausibilité de la religion. Par conséquent, la littérature de la sécularisation donnait peu d'avenir à l'évangélisme dans le monde moderne. Vu que l'évangélisme fleurit, il s'agit de

⁸ Voir à ce sujet l'étude de Roger FINK et Laurance IANNACONE, « Supply-Side Explanations for Religious Change », in : *Annals of the American Academy of Political and Social Science* 527, p. 27-40.

⁹ Christian Smith offre une révision des différentes théories évoquées avant de présenter cette dernière : Christian SMITH, *American Evangelicalism : Embattled and Thriving*, Chicago, University of Chicago Press, 1998.

trouver d'autres éléments théoriques rendant compte de cette nouvelle réalité. L'hypothèse est que l'évangélisme est fort, vu sa confrontation avec la modernité. Smith suggère de manière intéressante que l'évangélisme se développe *grâce* à la distinction, *grâce* aux contraintes, aux conflits et aux menaces extérieures. Il n'est pas le produit d'un repli, mais une réponse engagée dans une controverse avec la modernité. Son positionnement antagonique est constitutif de son identité.

En termes simples, pour suivre la thèse de Smith, on peut affirmer qu'un mouvement religieux qui unit distinction culturelle claire et engagement social intense est capable de se développer dans une société pluraliste.

E. Problématique actuelle et hypothèses

Notre hypothèse fondamentale postule que l'évangélisme présente aujourd'hui moins une contre-culture de type fondamentaliste qu'une sous-culture capable de prospérer au sein d'une société pluraliste, moins par opposition que par l'alternative proposée. Autrement dit, et cela s'explique par les racines historiques que nous avons évoquées, le courant évangélique alterne entre quête de pureté face au monde d'un côté et implication sociale et citoyenne de l'autre. Dans un passé récent il apparaît que c'est plutôt la deuxième phase qui est l'ordre du jour. Les Églises évangéliques recherchent une reconnaissance officielle, alors que des partis politiques défendent une vision chrétienne de la nation. Presque chaque année, un référendum ou une initiative sont lancés de la part de groupes évangéliques, souvent associés aux catholiques conservateurs. En outre, des représentants du monde évangélique (trois à notre connaissance) exercent un travail de lobbying hors-parti sous la coupole fédérale.

Du point de vue macro-social, l'hypothèse est que l'évangélisme fleurit comme une composante de la pluralisation des valeurs et des croyances, mais par un processus autre que celui de la formation des intégrismes. De fait, on observe que l'accent porte aujourd'hui avant tout sur la spiritualité au détriment de l'affiliation à une Église précise. On a intégré un discours holistique et psychologisant, accompagné d'une insistance sur la transformation individuelle. Ces aspects ont fait fondre l'intérêt dogmatique. Autant d'indicateurs qui se retrouvent dans la plupart des courants et des aspirations spirituels récents, qu'ils soient véhiculés par les nouveaux mouvements religieux ou le reflet d'une évolution globale des mentalités en matière religieuse. Le pluralisme n'aboutit pas à une uniformisation du croire, mais au contraire à une pluralité des formes et des contenus spirituels, avec toutefois de grandes similitudes quant aux aspirations profondes qui les sous-tendent.

F. Essai de typologisation

Il conviendra d'établir une typologie propre à orienter la recherche sur le fait évangélique et à fonder l'étude empirique. Les trois types développés par Troeltsch (Église, secte, mystique) ne permettent pas une analyse affinée, sans compter que le vocable « secte », vu la connotation très négative qu'il a pris dans la langue française, est devenu quasiment inutilisable, même en sociologie. L'essai de typologisation que nous proposons ne prétend pas à ce stade présenter une forme aboutie. Observations phénoménologiques se mêlent à d'autres plutôt théologiques ou historiques. Il s'agit donc d'indiquer des pistes possibles tirées d'observations générales :

1. Il y a tout d'abord le type « classique ». Il concerne avant tout des Églises « libres », souvent centenaires, mais qui ont consenti à une adaptation au monde moderne. On y rencontre de petits entrepreneurs, des enseignants, des cadres - essentiellement des adhérents de seconde ou troisième génération qui trouvent dans ces communautés à la fois une référence claire à la Bible mais aussi une incarnation sociale équilibrée. Ces communautés jouissent d'une grande stabilité, mais ne connaissent pas d'afflux massif de l'extérieur. Elles sont assez bien perçues par la population en général. Certains de leurs membres sont engagés au niveau politique, et pas seulement dans les partis de droite.
2. Les Églises de type « fondamentaliste » présentent une certaine ambiguïté. Elles sont évangéliques du point de vue théologique, mais rechignent en général à collaborer avec d'autres chrétiens. Elles présentent un refus strict de la modernité, ce qui n'empêche pas certains de leurs membres éminents d'être directeurs d'entreprise de haute technologie. Elles subsistent par auto-recrutement, même si elles connaissent un léger déclin - les enfants ne suivent pas sans autre l'éducation reçue.
3. Les Églises de type « charismatique » sont parmi les plus prospères. Elles sont aussi en proie au plus grand nombre de scissions. La foi émotionnelle touche beaucoup de jeunes, mais aussi des personnes en situation de crise et ouvertes à une nouvelle dimension spirituelle. Au côté des Églises « classiques », elles se battent pour plus de reconnaissance officielle et responsabilisent leurs membres en vue d'une participation dans la cité autre que religieuse. Elles sont à la base de plusieurs institutions d'entraide (aide aux toxicomanes, etc.).
4. Le type « culturel » est en plein essor : ce modèle est intéressant dans la mesure où il révèle les phénomènes d'acculturation en cours au sein de l'évangélisme. Dans ces communautés tout apparaît différent des Églises évangéliques « classiques » en ce sens que tout est fait pour attirer le visiteur extérieur lors des célébrations telles que le culte dominical. Le style n'a rien à envier à un spectacle bien rôdé, l'atmosphère se doit d'être accueillante, le vocabulaire d'être accessible aux non-initiés, etc. La foi structurante sous-jacente est traditionnelle, la morale aussi, les formes extérieures au contraire puisent allégrement dans la nouveauté la plus récente. Ces nouvelles communautés pratiquent très consciemment une sociologie appliquée en visant un public-cible en fonction d'une culture donnée.

Ces Églises se structurent par ailleurs en réseaux avant tout relationnels et reconnaissent des « apôtres » en dehors de toute logique hiérarchique.

5. Les Églises de type « social » : l'Armée du Salut, par exemple. Mais on pourrait aussi mentionner ici diverses missions caritatives soutenues par des croyants évangéliques fortunés ou non.
6. Les Églises indépendantes : leur identité dépend d'un leader charismatique. Elles finissent en général par rentrer dans le rang, c'est-à-dire à se rattacher à une fédération existante après avoir vu plusieurs de leurs membres les quitter qui ne supportaient plus l'atmosphère étouffante qui y régnait...

7. Les Églises « ethniques », composées d'immigrés, généralement pentecôtistes. La moitié des Églises évangéliques de la ville de Genève sont de ce type. Elles sont de plus en plus nombreuses, mais n'ont pas de réel poids social en-dehors de leur groupe de recrutement. Elles évoquent le pays d'origine et répondent à des besoins nostalgiques.

G. Pistes de réflexions

Dans cette dernière partie, nous ouvrirons plusieurs pistes de réflexion et de recherches à partir de ce qui nous paraît constituer les enjeux essentiels de cette problématique :

- Dans la mise en place d'une typologie, l'on devra s'interroger sur les modes d'organisation adoptés et sur les rapports clercs-laïcs dans l'ambivalence d'un héritage protestant soulignant le sacerdoce universel des croyants articulé à une re- ou survalorisation des « ministères charismatiques » qui disposent d'un pouvoir informel parfois difficile à identifier et à distinguer d'une autorité instituée.
- Une ouverture œcuménique intraprotestante se fait jour, mais elle n'est motivée ni théologiquement, ni structurellement. Elle est de nature informelle, épisodique et surtout fondée sur des relations humaines. Ce point ouvre une autre question : celle du redéploiement structurel de dénominations traversées par des courants multiples, s'auto-organisant par-delà les frontières confessionnelles sur des bases relationnelles parfois difficiles à décrypter. Ce qui au premier abord peut paraître très fragile et éphémère pourrait pourtant remplacer progressivement d'anciennes structures grâce à l'offre individualisée en phase avec la société plurielle.
- L'étendue des acculturations consenties remet en cause l'héritage théologique fondamentaliste du statut des Écritures. C'est moins une relecture des textes sous l'angle d'une herméneutique moderniste, que le processus d'adaptation consenti qui de fait relativise une lecture littéraliste des textes (Exemple : la place accordées aux femmes dans les rôles directeurs rend aujourd'hui difficile une interprétation à la lettre de certains passages pauliniens.)
- Nous avons déjà mentionné le rapport émotion-intellect. Si l'évangélisme ne s'est en général pas distingué par ses envolées intellectuelles, il se fondait jadis sur une foi fortement discursive qui jouissait d'une cohérence interne forte. Or, il apparaît qu'avec l'influence des courants charismatiques, mais aussi de la place prépondérante accordée à la musique, à l'expression des émotions, un déplacement s'est opéré qui privilégie une appropriation émotionnelle de la foi. L'émotion renvoie à l'immédiateté du vécu individuel. Un examen des recadrages mis en place devrait être envisagé.
- Finalement, nous devrions nous interroger sur les révisions constitutionnelles en cours et qui signalent une renégociation du rapport Églises-État. Dans cette optique il apparaît que l'État ne se considère plus comme défenseur d'un héritage judéo-chrétien et des valeurs qui l'accompagnaient incarnées par les Églises officielles, mais plutôt comme garant de la paix sociale. Il préserve évidemment la liberté religieuse, tout en privilégiant jusqu'ici certaines Églises pour des raisons historiques, raisons qui ne suffisent plus toujours à défendre le *statu quo* confessionnel.

Dans ce contexte, plusieurs critères devront définir l'établissement d'un cadre législatif présidant à la reconnaissance des nouvelles Églises. Quels seront leurs privilèges, mais aussi leurs devoirs, et surtout, quels seront les critères de sélection ouvrant à la reconnaissance d'intérêt public ?

H. Conclusion

On s'en aperçoit aisément, le domaine de recherche est inépuisable. Il conviendra de poser les contours d'une problématique ancrée au niveau national, mais inséparable de ses ramifications internationales. En ce sens il faudra à tout prix éviter les généralisations et les compartimentations intempestives. L'évangélisme est à la fois mouvement missionnaire, courant théologique et milieu social, plus que jamais multiforme, tout en ayant su résister jusqu'ici à un éclatement pur et simple.

Bibliographie

- Jean BAUBÉROT, Jean-Paul WILLAIME, « Le courant évangélique français : un "intégrisme protestant" ? », in *Social Compas* XXXII/4, Université catholique du Louvain, 1985, p. 393-411.
- Peter BRIERLEY, *Le christianisme en Suisse Romande*, Londres, MARC Europe, 1990.
- Roland CAMPICHE et alii, *Croire en Suisse(s)*, Lausanne, Éd. de l'âge d'Homme, 1992.
- Sébastien FATH, « Le protestantisme évangélique: la planète pour paroisse ? », in *Revue des deux mondes*, juin 1999, p. 83-94.
- Christian SMITH, *American Evangelicalism: Embattled and Thriving*, Chicago, University of Chicago Press, 1998. L'auteur propose une bibliographie très complète des ouvrages les plus récents traitant de la question de l'évangélisme aux États-Unis.
- Jean-Paul WILLAIME, « Protestantisme et globalisation : le développement international du protestantisme de conversion », in : *L'internationalisation du religieux : mutations, enjeux, limites*, sous la direction de Jean-Pierre BASTIAN et alii, Paris, L'Harmattan, 2000.
- Jean-Paul WILLAIME, « L'éclosion d'un christianisme militant d'inspiration protestante : le monde évangélique et pentecôtiste », in : *Futuribles*, 2001.
- Daniel ZIMMERLI, *Frontières nouvelles de l'évangélisme américain*, thèse, Paris-Sorbonne, 1997.

Ouvrages et publications abordant l'évangélisme en Suisse:

- R. DELLSPERGER, « Frauenemanzipation im Pietismus », in : Sophia BIETENHARD et alii, eds : *Zwischen Macht und Dienst. Beiträge zur Geschichte und Gegenwart von Frauen im kirchlichen Leben der Schweiz*, Berne, Stämpfli, 1991, p. 131-152.
- Olivier FAVRE, *L'évolution de la perception des Églises évangéliques, à la lumière de celle de la population de la ville de Neuchâtel*, Mémoire de troisième cycle en sociologie des religions, Université de Lausanne, Faculté de Théologie, IRP, 2000.
- Gottfried HAMMANN, « L'Église réformée et les communautés protestantes », in : G. Attinger, éd., *De Guillaume Farel à nos Jours*, Hauterive, 1983.
- Marc LÜTHI, *Les assemblées évangéliques de Suisse romande*, Genève, Éd. Je sème, 1994.

Heinz RÜEGGER, *Les Évangéliques, un défi pour les Églises multitudinistes*, 1995 (fascicule publié par la FEPS).

- J. STOLZ, *Evangelikalismus und Bekehrung in der deutschen Schweiz, eine theoretische und quantitativ-empirische Untersuchung*, Lizentiatsarbeit, Zürich, 1993.
- J. STOLZ, « Wie rekrutiert sich der Evangelikalismus ? », in : Bernard DRESSLER et alii, éds, *Fundamentalistische Jugendkultur*, Loccum, RPI, 1995, p. 132-155.
- J. STOLZ, « Evangelikalismus als Milieu », *Schweizerische Zeitschrift für Soziologie* 25/1, 1999, p. 89-119.